0.

AVANT-PROPOS

1. La préhistoire est, par définition, ce qui a précédé l'histoire. Par conséquent, la préhistoire n'appartient pas à l'histoire qui, elle, s'appuie sur des témoignages écrits et une chronologie précise. Ainsi, les historiens considèrent que *L'histoire commence à Sumer*, selon l'expression du grand assyriologue Samuel Noah Kramer. Le Temple blanc d'Uruk, le plus ancien bâtiment connu au monde, daté autour de -3000, ainsi que le vase d'Uruk représentant un roi-prêtre anonyme avec quelques logogrammes sumériens, confirment l'existence vers -3000 d'une puissante administration sumérienne, caractéristique d'une civilisation. L'histoire commence donc à Sumer, mais l'absence d'inscriptions et de chronologie précise empêche de parler d'histoire ; les historiens qualifient cette période de protohistoire avec un premier roi prédynastique anonyme, appelé Bel Marduk, selon la tradition babylonienne, Nimrod selon la Bible.

2. En supposant une origine à l'histoire, datée approximativement autour de -3200, la protohistoire pose un problème métaphysique, car qu'y avait-il avant cette date, et d'où viennent les Sumériens ? Incapables de répondre à ces questions de façon satisfaisante, les historiens ont progressivement été remplacés, entre 1950 et 1980, par les archéologues. Les objets de fouilles, principalement des poteries et des outils en pierre, datés stratigraphiquement par le ^{14}C, ont été interprétés selon un principe évolutionniste par des migrations (hypothétiques) de populations à partir d'un couple d'*Homo sapiens* apparu quelque part en Afrique entre 300 000 et 3 000 000 d'années, selon les archéologues. Toutefois, sans date précise (à l'année près comme en histoire), sans document écrit et sans temple, la préhistoire repose par nature sur des hypothèses.

3. L'existence d'une origine suppose une « apparition » à un moment précis et, par conséquent, un début (miraculeux ?), ce qui contrarie les partisans de l'athéisme. La création de l'homme, le « mythe adamique », a été remplacée par l'apparition progressive de l'*Homo sapiens*, supposé

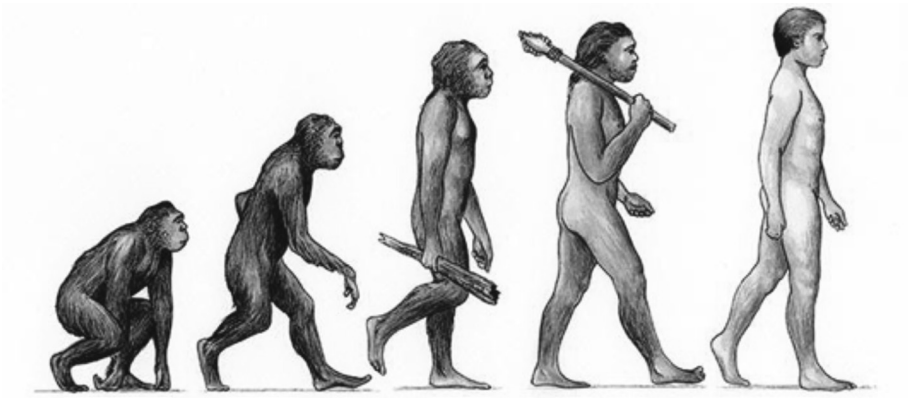
descendre par évolution d'un hypothétique hominidé, selon la théorie darwinienne. De même, la confusion des langues à la tour de Babel, le « mythe babélien » a été remplacé par une longue migration (hypothétique) des peuples indo-européens à partir d'un « ancêtre » ayant élaboré (?) une proto-langue.

4. Au-delà de l'histoire, dès qu'on s'enfonce dans la nuit de la préhistoire, il n'existe plus aucun témoin des événements. L'imagination devient alors la faculté dominante du travail scientifique, comme le reconnaît volontiers le paléontologue Yves Coppens : « La paléontologie est très rigoureuse dans ses fonctions d'observations directes et comparées, comme toutes les autres sciences naturelles ; mais du fait de la nature fragmentaire de son information, elle a en plus *l'extraordinaire devoir d'imaginer*. Or, elle a beau s'appuyer sur les données disponibles, s'aider des approches des disciplines voisines, lorsqu'il lui faut raconter, *la part qu'elle emprunte à l'hypothèse est immense.* » Yves Coppens constate par ailleurs ceci : « Nous avons déjà noté que, dans la plupart des cas, *les origines manquent et que tous les fossiles recueillis, même les plus primitifs, sont toujours trop évolués, trop spécialisés, pour être les ancêtres de qui que ce soit.* » (*Le Singe, l'Afrique et l'homme*, Fayard, 1983, p. 51) D'ailleurs, la vérité massive, que personne ne peut nier, est la stabilité extraordinaire des espèces vivantes (à ne pas confondre avec les variétés).

5. Rares sont les scientifiques qui poussent la réflexion critique jusqu'au bout, avec une totale liberté d'esprit, comme le voulait Claude Bernard. Le plus connu reste le biologiste Jean Rostand. Sa thèse se résume en deux propositions : 1) *l'évolutionnisme est un conte de fées pour grandes personnes, car il est tellement invraisemblable sur le plan scientifique* qu'il suppose une nature entièrement différente de celle que nous observons aujourd'hui ; 2) *mais j'y crois tout de même fermement parce que je ne peux pas faire autrement si je veux me passer d'un Dieu créateur* ! Il écrit cet aveu décisif : « *On ne peut que croire en l'évolution. Il est bien entendu qu'on ne peut jamais que croire, et que toute la différence est entre les téméraires qui croient qu'ils savent et les sages qui savent qu'ils croient.* » Il ajoutait dans un article de journal (*Figaro Littéraire*, n° 574 du 20 avril 1957) : « *Il serait bon je pense, et scientifiquement sain de se pénétrer de cette conviction que lorsque nous parlons d'évolution, nous nous accordons une nature imaginaire, douée de pouvoirs radicalement différents de tout ce qui nous est scientifiquement connu. Le monde postulé par le transformisme est un monde*

féerique, fantasmagorique, surréaliste […] Quant à moi je suis convaincu que cette féerie a eu lieu et qu'elle a précédé la calme réalité qu'observe aujourd'hui le naturaliste. Je crois fermement – parce que je ne vois pas le moyen de faire autrement – que les mammifères sont venus des lézards, et les lézards des poissons, mais quand j'affirme pareille chose, j'essaie de ne point méconnaître quelle en est l'indigeste énormité, et *je préfère laisser dans le vague l'origine de ces scandaleuses métamorphoses* que d'ajouter à leur invraisemblance celle d'une interprétation dérisoire. »

6. Cette croyance est largement propagée par des représentations imagées de l'évolution de l'homme montrant la transformation progressive d'un chimpanzé préhistorique en homme singe puis en homme préhistorique et finalement en homme moderne (fin de l'évolution ?). Cette théorie transformiste, appelée aussi transmutation des espèces, est une théorie biologique, rivale du fixisme, dont l'histoire remonte à l'époque de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829).



7. Le premier message derrière cette icône presque universellement connue, qui comprenait à l'origine 14 maillons, reliés entre eux, menant à l'homme moderne (et qui, étonnamment à l'époque, incluait cinq « races » d'*Homo sapiens* probablement disparues), est que les humains ont évolué progressivement à partir de singes disparus – exactement comme Darwin à partir de 1859 jusqu'aux protagonistes de la synthèse moderne (néo-darwinisme) d'aujourd'hui l'ont unanimement proclamé pour l'origine de toutes les formes de vie et enseigné dans le monde entier – par la sélection naturelle omnipotente de mutations « ayant des effets légers, voire invisibles, sur le phénotype ». **Cette représentation iconique de l'évolution de l'homme est fausse et véhicule deux mensonges** (Wells : 2002, 229-248) : l'homme singe, l'hypothétique intermédiaire entre le singe préhistorique (australopithèque ?) et l'homme préhistorique, n'a

jamais existé, et la similarité morphologique entre le singe préhistorique et l'homme ne prouve rien sur leur proximité génétique. En fait, les deux codes génétiques sont séparés par plus de 450 millions de différences génétiques ("Complete sequencing of ape genomes", in : *Nature* 641, 2025, 401-418), impliquant au moins 450 millions de mutations, ce qui montre l'énorme fossé entre les deux espèces. Richard Buggs, professeur de génomique évolutive à l'université Queen Mary de Londres, a déclaré : « *Que nous révèlent les données aujourd'hui, en 2018, et comment peuvent-elles être présentées au public de manière adéquate* ? Réponse : *le pourcentage total du génome humain, dont je peux affirmer avec certitude qu'il présente une orthologie univoque avec le génome du chimpanzé, est de 84,4 %* [notre limite inférieure minimale], soit plus de 450 millions de différences [15 % de 3 milliards = 450 millions]. » Dans son article « Vérification des faits : le nouveau génome 'complet' du chimpanzé présente 14,9 % de différences par rapport au génome humain », Casey Luskin écrit (en 2025) : « Un article révolutionnaire publié dans *Nature* rend compte du 'séquençage complet des génomes des singes', notamment ceux des chimpanzés, des bonobos, des gorilles, des orangs-outans de Bornéo, des orangs-outans de Sumatra et des siamangs. »[1] Toutefois cet article révolutionnaire, démolissant le consensus évolutionniste, a été très peu commenté.

8. La préhistoire est donc peuplée d'hommes préhistoriques dont l'existence dépend uniquement de la théorie darwinienne de l'évolution. Cette théorie transformiste (progressive ou par à-coups) repose sur le principe suivant : les espèces actuelles auraient évolué à partir d'autres espèces anciennes sur de très longues périodes. Selon cette théorie, l'homme descendrait d'un « hominidé » *via* un hybride (indéterminé) dont descendrait l'homme moderne (*Homo sapiens*), mais comme aucun intermédiaire n'a été trouvé, la théorie darwinienne a été remplacée par la théorie néodarwinienne, ainsi l'homme (*Homo sapiens*) et le singe descendraient d'un ancêtre commun, « apparu » à la suite d'une série (hypothétique) de macroévolutions (?), qui aurait évolué en deux espèces différentes. Toutefois, cette nouvelle hypothèse viole la barrière des espèces, car cet hypothétique ancêtre commun, remplaçant l'ancien homme-singe, aurait appartenu simultanément aux deux espèces, homme et singe (*Humanzee*), ce qui est impossible. Il est en effet impossible de croiser un singe et un homme, même en laboratoire, donc l'espèce humaine est différente de

[1] https://scienceandculture.com/2025/05/fact-check-new-complete-chimp-genome-shows-14-9-percent-difference-from-human-genome/

l'espèce des singes (hominidés), or si l'homme descend d'un ancêtre commun, il descendrait d'une espèce intermédiaire *Humanzee*, version actualisée de l'ancien homme-singe, qui aurait engendré au mieux une espèce hybride et donc stérile, soit d'un homme, ce qui recule l'origine de l'homme (qui reste inexpliquée), soit d'un singe, ce qui est impossible à cause de la barrière des espèces. De plus, supposer que l'homme soit apparu à la suite d'une série de macroévolutions revient à réintroduire la notion abandonnée de génération spontanée, dont Pasteur a démontré l'invalidité scientifique. De plus, les hommes sont engendrés par des femmes, le premier *Homo sapiens* a donc eu la chance « miraculeuse » de s'accoupler avec la première femme *Homo sapiens*.

9. La théorie de l'évolution suppose implicitement une évolution progressive des espèces, du simple vers le compliqué, supposition démentie par la génétique qui montre qu'il n'y a pas de lien entre le nombre de chromosomes et la complexité apparente d'une espèce. Par exemple :

Nom commun	Nom scientifique	Nombre de chromosomes (2n)
Azuré de l'Atlas (papillon)	*Polyommatus (Lysandra) atlantica*	~440
Mûrier noir	*Morus nigra*	308
Prêle des champs	*Equisetum arvense*	216
Poisson rouge	*Carassius auratus auratus*	100
Poulet	*Gallus gallus domesticus*	78
Vache	*Bos taurus*	60
Escargot de Bourgogne	*Helix pomatia*	54
Ananas	*Ananas comosus*	50
Chimpanzé	*Pan troglodytes*	48
Pomme de terre	*Solanum tuberosum*	48
Être humain	***Homo sapiens***	**46**
Panda géant	*Ailuropoda melanoleuca*	42
Blé tendre	*Triticum aestivum*	42
Chat	*Felis catus*	38
Pomme	*Malus sylvestris*	34
Girafe	*Giraffa camelopardalis*	30
Riz	*Oryza sativa*	24
Crapaud	*Bufo bufo*	22
Oranger	*Citrus sinensis*	18
Mouche	*Musca domestica*	12
Moustique	*Aedes aegypti*	6

10. Le nombre de chromosomes de l'être humain (46) est compris entre ceux de la pomme de terre (48) et du blé tendre (42), mais aussi entre ceux du chimpanzé (48) et du Panda géant (42), il n'y a donc aucun lien entre la complexité apparente d'un être vivant (l'apparition des végétaux a pourtant précédé celle des animaux) et le nombre de ses chromosomes. De plus, la loi physique de l'entropie prédit la déperdition inéluctable de l'information dans le temps. Par exemple, la température globale de l'Univers décroît régulièrement et indéfiniment, elle ne peut augmenter avec le temps. Selon ce principe, l'information continue dans l'ADN est destinée à disparaître progressivement[2] (vieillissement), ce processus est appelé **entropie génétique**. Par conséquent l'évolution ne peut être que régressive, et non progressive, comme l'explique le Dr John C. Sanford, professeur à l'université Cornell, dans son livre *L'Entropie génétique et le mystère du génome*.

11. Quelle langue, ou quelles langues, parlaient les hommes préhistoriques ? La question indo-européenne s'est trouvée dès l'origine à l'intersection de quatre champs disciplinaires, qui n'ont cessé eux-mêmes de se développer et de se transformer : la linguistique, l'archéologie, la mythologie, l'anthropologie biologique – sans compter l'histoire tout court ainsi que la chronologie. Cette question a accompagné les évolutions, les métamorphoses et les conquêtes de ces quatre disciplines, à l'exception de l'histoire, qui n'ont cessé, jusqu'à aujourd'hui, de se nouer des cercles vicieux interdisciplinaires. C'est que, en tant que mythe identitaire, le mythe d'origine indo-européen est un mythe généalogique, qui ne conçoit l'histoire (des langues comme des sociétés) que dans le prisme d'un arbre généalogique (sans origine). Quelle que soit l'ampleur des nouvelles informations archéologiques, linguistiques, mythologiques ou anthropologiques qui n'ont cessé d'affluer, elles n'ont pu que conforter un modèle généalogique établi une fois pour toutes – adamique et babélien (Demoule : 2014, 594-595).

[2] **La présence de télomères, sans information génétique, préviendrait la perte de données**. Les télomères comportent des séquences répétitives d'ADN, qui assurent une protection des terminaisons chromosomiques. Ils évitent que le chromosome ne s'effiloche et que son extrémité ne soit considérée comme une rupture du double brin d'ADN, ce qui pourrait conduire à des soudures de chromosomes par fusion de leurs télomères respectifs. De plus, la réplication de l'ADN (par l'ADN polymérase) n'est pas parfaite à ses extrémités : le segment répliqué est en règle générale plus court que l'original (vieillissement). Ces séquences sont répétées plusieurs centaines de fois sur chaque chromosome humain.

12. À partir des années 1950, le modèle adamique et babélien, d'origine biblique, a été contesté par les archéologues qui vont progressivement le remplacer par l'*Homo sapiens*, l'ancêtre de l'homme moderne parlant une proto-langue, l'hypothétique mère de toutes les langues. Ces deux modèles se référant soit à une interprétation religieuse avec une origine, conforme à celle des historiens, soit à une interprétation scientifique sans origine précise, celle des archéologues. Pour éviter une confrontation frontale avec les croyants, les archéologues ont classé les historiens en deux catégories : les maximalistes, ceux qui accordent du crédit aux récits bibliques, et les minimalistes, ceux qui leur accordent un crédit limité, voire aucun. À partir des années 1980, les maximalistes disparaissent, André Parrot[3] en étant vraisemblablement leur dernier représentant.

13. Depuis les années 1980, les protohistoires sumérienne et égyptienne ne sont plus écrites par les historiens mais par les archéologues, ce qui est problématique car les archéologues n'utilisent pas les méthodes historiques classiques : datations précises ainsi que des sources écrites vérifiables. Ces protohistoires archéologiques sont devenues des compléments de l'histoire : les premiers hommes (*Homo sapiens*) seraient apparus en tant que groupes de chasseurs-cueilleurs après la dernière période glaciaire au début de l'Holocène, il y a environ 12 000 ans, puis à la fin du Néolithique « apparaissent » des rois prédynastiques à Sumer, qui ont formé les premières cités-États autour de -3200, la préhistoire est alors présentée comme le socle hypothétique de l'histoire.

[3] André Parrot (1901-1980) est un pasteur et archéologue français, spécialiste du Proche-Orient ancien. En 1926-1927, il devient membre de l'École biblique et archéologique de Jérusalem. En 1963, il est élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est le premier directeur du musée du Louvre de 1968 à 1972, après avoir dirigé le département des antiquités orientales du musée du Louvre de 1946 à 1968.

1.

LA PRÉHISTOIRE A-T-ELLE UN DÉBUT ?

14. Si l'histoire commence à Sumer, approximativement autour de -3200, le début de la préhistoire est fixé autour de -300000 (en 2017), selon la définition de l'espèce appelée *Homo sapiens* « homme moderne ». Pour la majorité des paléoanthropologues, le terme homininé se réfère aux humains préhistoriques et actuels et aux chimpanzés, le terme hominidé incluant en plus les autres grands singes (gorilles et orangs-outans). Ainsi l'*Homo sapiens* étant classé comme une espèce de Primates originaire d'Afrique qui s'est ensuite répandue et naturalisée sur l'ensemble de la Terre hormis l'Antarctique. Selon cette classification, l'*Homo sapiens* appartient à la famille des Hominidés, seul représentant actuel du genre *Homo*, dont les autres espèces sont éteintes. Les plus anciens fossiles connus de cette espèce, découverts au Maroc, sur le site de Djebel Irhoud, ont été datés d'environ 300 000 ans en 2017. Cette datation paraît scientifique mais il faut savoir qu'en 1966 la première datation d'un de ces fossiles (Irhoud 1) par le ^{14}C avait abouti à un âge d'environ 30 000 ans. Puis en 2007, une nouvelle datation directe uranium-thorium, basée sur l'analyse d'Irhoud 3, aboutit à un âge d'environ 160 000 ans. Enfin, en 2017, grâce à la découverte de nouveaux fossiles (Irhoud 10 et 11), deux paléoanthropologues français ont publié, dans la revue *Nature* de juin, une nouvelle datation d'environ 300 000 ans avant le présent. Ces datations sont donc constamment révisées.

15. Ces définitions sont en réalité sans base scientifique, le genre *Homo sapiens* étant un terme générique mal défini. Au départ, il avait été défini par les paléontologues pour justifier l'apparition du premier artisan, à qui on offrait aussi capacités de langage et raisonnement, *Homo habilis*. Cette proposition, au cœur des années 60, résiste mal à la multitude de découvertes effectuées depuis. D'un point de vue anatomique, les différences entre *habilis* et les espèces qui ont vécu avant lui ne sont pas flagrantes, alors que les espèces humaines qui lui succèdent sont en

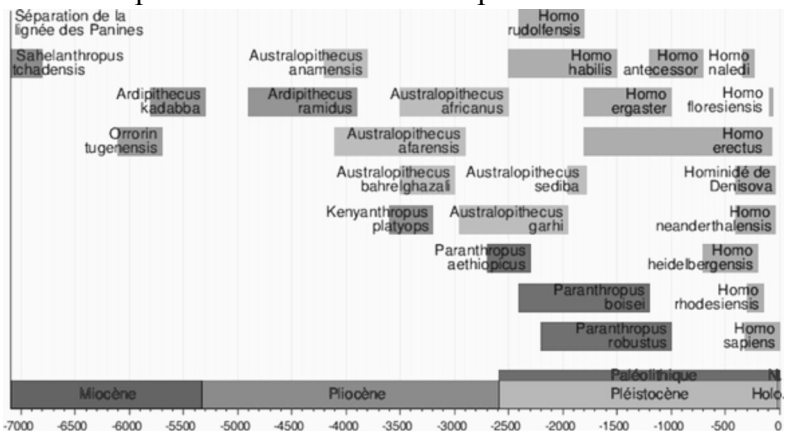
revanche proportionnées comme les humains d'aujourd'hui. *Homo habilis* ressemble plus à un australopithèque qu'à *Homo erectus* en somme. Ces changements de définition de l'espèce *Homo sapiens* montrent que rien ne permet de classer un fossile parmi une espèce de singes ou une espèce humaine. De plus, pourquoi introduire plusieurs espèces humaines, classées en sous-espèces de l'espèce *Homo*, car la définition de sous-espèce n'a aucun sens. De nouveau il y a une confusion entre variétés/races et espèces. Définir l'espèce de manière absolue est très difficile, voire impossible selon Charles Darwin, dans sa lettre adressée à Joseph Dalton Hooker le 24 décembre 1856 (Darwin Correspondence Project), trois ans avant la parution de *L'Origine des espèces*. Plusieurs historiens affirment d'ailleurs que si Darwin s'était arrêté au problème de la définition de l'espèce, il n'aurait jamais publié son célèbre ouvrage.

16. Actuellement, on définit une espèce comme l'ensemble des individus au génotype (l'ensemble des gènes) et phénotype (l'expression des gènes) suffisamment semblables pour pouvoir se reproduire entre eux et avoir une descendance viable et féconde dans un milieu naturel. Il existe en réalité plusieurs définitions concurrentes de ce qu'est une espèce, et des exceptions à toutes ces définitions ! Il est intéressant de remarquer que la définition actuelle d'une espèce est en accord avec celle de la Bible (Gn 1:24-26), confirmant ainsi que les espèces sont uniques et ne peuvent évoluer en d'autres espèces, ce qui est différent de l'apparition – ou la disparition – de variétés (ou races). Une espèce peut générer plusieurs variétés différentes (Gn 31:10-12). De plus, les définitions évoluent, puisque l'homme de Néandertal (*Homo neanderthalensis*) qui était initialement classé dans le groupe *Homo sapiens* est maintenant inclus dans le groupe plus général *Homo* incluant les singes, on devrait donc dire le « grand singe de Néandertal ».

17. La classification des espèces est extrêmement problématique pour deux raisons : **la distinction entre espèce et variété n'est pas définie et l'interfécondité des variétés anciennes est impossible à vérifier**, or en biologie l'espèce est le taxon de base de la taxonomie. La définition la plus communément admise est celle du concept biologique : une espèce est un ensemble d'individus qui peuvent effectivement ou potentiellement se reproduire entre eux et engendrer une descendance viable et féconde, dans des conditions naturelles. Une publication de 1997 recense cependant 22 concepts d'espèces (espèce biologique, morphologique, écologique, comportementale…) dans la littérature scientifique. Ainsi, l'espèce est la plus grande unité de population au sein de laquelle le flux

génétique est possible, et les individus d'une même espèce sont donc génétiquement isolés d'autres ensembles équivalents du point de vue reproductif. En particulier, le critère d'interfécondité ne peut pas toujours être vérifié : c'est le cas pour les fossiles, les organismes asexués ou des espèces rares ou difficiles à observer. Par conséquent, assimiler des variétés de singes à des espèces de singes, voire à des espèces humaines, est arbitraire et sans fondement. Selon la définition élémentaire d'une espèce, on peut seulement affirmer, comme on le fait pour l'espèce des chiens ou celle des chats, qu'il y a eu un ancêtre commun aux différentes variétés/races qui ont suivi.

18. L'apparition de l'espèce *Homo sapiens*, homme moderne, est devenue un conte de fées car depuis la disparition de tous les intermédiaires dans la chaîne de l'évolution, les espèces apparaissent maintenant soudainement, par enchantement, selon le principe (abandonné depuis Pasteur) de la génération spontanée, puis disparaissent soudainement, de nouveau par enchantement, sauf celle de l'*Homo sapiens* qui s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui. Les paléoanthropologues supposent qu'il y a un lien de « parenté », non de filiation, entre toutes ces espèces en se basant sur leur place dans l'échelle du temps.



19. Cette classification de l'origine de l'homme[4] n'est plus un arbre généalogique reliant l'homme moderne à un ancêtre commun, mais est devenue, depuis les années 1990, une **succession « buissonnante »** dans le temps de différentes espèces humaines sans lien connu entre elles :

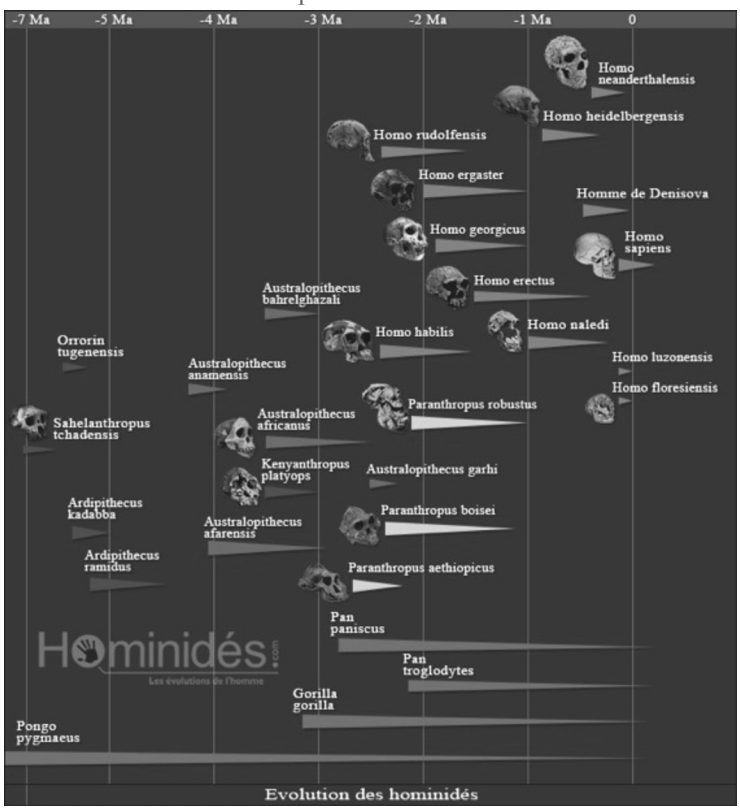
> Les hommes préhistoriques c'est la diversité. Présenter l'arbre généalogique de notre espèce et des autres hominidés n'est pas d'une grande simplicité (*sic*) ! L'évolution de l'homme est assez

[4] https://fr.wikipedia.org/wiki/Homo_sapiens

souvent ***comparée visuellement à un buisson ou à un arbre***. *Une fois notre lignée séparée des grands singes il y a 7 millions d'années, plusieurs branches avec de nouvelles espèces d'hominidés s'écartent, se rapprochent, s'arrêtent brusquement… pour finir (?) avec une seule espèce depuis quelques milliers d'années : Homo sapiens*. Toute cette évolution n'est pas linéaire, beaucoup de lignées ont disparu sans laisser de descendance (comme les paranthropes), alors que d'autres sont apparues sans que l'on ait encore retrouvé leurs ancêtres.[5]

Les représentations de l'évolution humaine sont passées d'un arbre linéaire à un modèle buissonnant à partir des années 1980, et cette vision s'est imposée dans les années 1990 avec les découvertes de multiples espèces d'hominidés contemporaines (*Australopithecus garhi, Homo rudolfensis*, etc.). Bien que les représentations linéaires de l'évolution humaine aient été abandonnées, elles sont toujours enseignées à l'école (en 2025).

Espèces humaines



[5] https://www.hominides.com/hominides/

Ce graphique situe les hommes préhistoriques (hominidés) dans le temps (débutant il y a sept millions d'années !). On remarque les points suivants : 1) tous ces crânes humains (hominidés) sont simiesques, sauf celui de l'*Homo sapiens*, 2) il n'y a aucun lien connu entre toutes ces espèces humaines, 3) qui apparaissent et disparaissent de façon soudaine (mais mal déterminée). Les évolutionnistes précisent toutefois : *mais il manque d'éléments, fossiles ou génétiques pour établir de manière indiscutable la généalogie des espèces* [*sic*]. *Pour certains scientifiques il y a même trop d'espèces et certaines pourraient être regroupées en une seule* […] *À noter,* Homo naledi *et l'Homme de Denisova sont l'objet d'âpres discussions entre les scientifiques pour savoir si oui ou non ils doivent être reconnus comme des espèces à part entière d'hominidés*.

20. Cette classification « buissonnante » repose sur des postulats qui sont tous faux : 1) Pasteur a clairement démontré que la notion aristotélicienne de génération spontanée est fausse ; 2) la notion de parenté n'a pas de sens en biologie, il y a seulement des variétés, ou des races, dans une espèce ; 3) il n'y a qu'une seule espèce humaine. Par exemple, le chimpanzé qui possède 98,4 % du code génétique humain (seulement 85 % depuis l'article de Jeffrey Tomkins en 2018) ne peut pas être croisé (même en laboratoire) avec un humain. Malgré cette évidence scientifique, les paléontologues veulent continuer à croire dans la théorie de Darwin.

21. Selon Silvana Condemi, paléoanthropologue et directrice de recherche au CNRS, dans son *Néandertal, mon frère* (Grand prix du livre d'archéologie 2017), on sait maintenant, à la suite d'un test génétique effectué en 2010 à l'Institut Max Planck à Leipzig, que chaque habitant de l'Eurasie portait en lui 1 à 4 % de gènes néandertaliens (*sic*). Ce que cette scientifique « oublie » de dire sur Néandertal, « son frère », c'est que le rapport « The Divergence of Neandertal and Modern Human Y Chromosomes » (Mendez, Poznik, Castellano, Bustamante : 2016, 728-734) explique que le chromosome Y, celui qui justement caractérise l'homme moderne (*Homo sapiens*), n'est pas compatible avec celui de Néandertal. Par conséquent, tous les homininés, autres que les *Homo sapiens*, ne sont pas des humains, mais les ancêtres des variétés actuelles des différentes espèces ou variétés de singes. Aujourd'hui l'homme de Néandertal n'appartient plus à l'espèce humaine mais aux homininés (espèce hypothétique englobant les singes et les humains). D'autre part la proximité génétique entre l'homme et le chimpanzé est fausse.

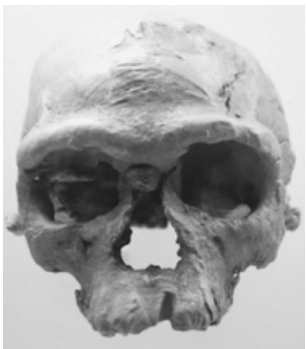
22. Puisque le nouveau génome « complet » du chimpanzé présente 14,9 % de différences par rapport au génome humain, cela implique au moins 450 millions de différences entre les deux espèces. Si l'ancêtre de l'homme était apparu sous la forme d'un australopithèque il y a 3 000 000 d'années (Lucy), cela implique au moins 150 mutations favorables par an. Cependant, Ötzi, un homme préhistorique du Néolithique final[6] daté vers -3200 par le ^{14}C, ne présente aucune trace d'évolution par rapport aux hommes actuels. L'analyse de son ADN nucléaire a révélé une petite mutation du chromosome Y qui se retrouve seulement dans 20 % de la population corse du sud de l'île et 9 % de la population sarde, à savoir l'haplogroupe ADN-Y G2a2b. Par conséquent il n'y a eu aucune mutation favorable notable (macroévolution) dans l'espèce humaine depuis 5 000 ans alors qu'il y aurait dû en avoir au moins 750 000 selon la théorie de l'évolution.

23. Aujourd'hui de nombreux chercheurs s'accordent sur le fait que toutes les races – ou variétés – de chats descendent d'une seule espèce, le chat sauvage – *Felis silvestris* –, présente partout de l'Écosse à l'Afrique du Sud, en passant par la Mongolie. De même, toutes les races de chiens descendent d'une seule espèce, le loup sauvage. Selon ce principe tiré de l'observation, toutes les races (ou variétés interfécondes) d'une espèce de singe (comme les gorilles, les chimpanzés et les orangs-outans) descendent d'un ancêtre commun, de même toutes les races (ou variétés) humaines descendent d'un seul couple humain, selon le principe de la généalogie et de la génétique. Seuls l'*Homo sapiens* et sa femme « *Gynéco-sapiens* » (toujours oubliée) appartiennent à l'espèce humaine. Bien que les paléontologues reconnaissent qu'il n'y a aucune filiation entre cette dizaine d'espèces humaines et pourtant, ils professent avec certitude qu'il y aurait eu un lien de parenté entre elles à cause de leur succession dans le temps. Par exemple, Toumaï, classé dans l'espèce *Sahelanthropus tchadensis* et daté de 7,0-6,5 millions d'années, serait l'ancêtre commun des « espèces humaines ». Bien que ce Toumaï soit proche du chimpanzé africain[7], on a découvert avec stupeur qu'il venait d'un ancêtre plus ancien, daté vers 7,2 millions d'années, et que cette

[6] La momie congelée est celle d'un homme d'environ 45 ans, mesurant 1,58 à 1,65 mètre et pesant autour de 61 kilogrammes, brachycéphale (https://fr.wikipedia.org/wiki/Ötzi).

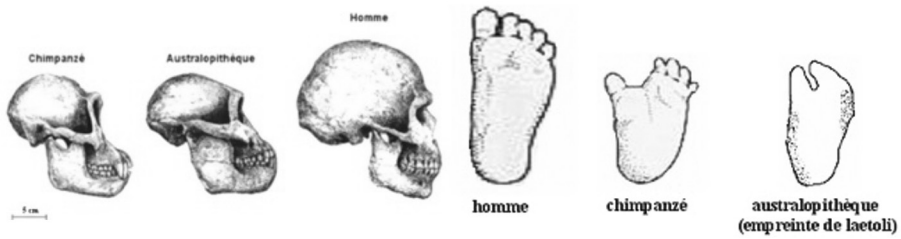
[7] Les mensurations des restes crâniens et dentaires récoltés permettent d'estimer que ce *Sahelanthropus tchadensis* mesurait 105 à 120 cm, soit une taille semblable à celle du chimpanzé commun *Pan troglodytes*. Les caractères dentaires suggèrent une alimentation plus variée que celle des grands singes, principalement herbivores et frugivores. Toumaï est donc un ancêtre du chimpanzé.

nouvelle espèce baptisée *Homo graecopithecus freybergi* possédait des maxillaires et une plante des pieds identiques à l'homme moderne. Des empreintes de pas, trouvées à Trachilos, dans l'ouest de la Crète, ont été attribuées à un ancêtre humain qui a marché à l'intérieur des terres il y a environ 5,7 millions d'années. Cet ancêtre humain serait donc le « père » des premiers singes (australopithèques) et non un de leurs « descendants », selon la théorie de l'évolution actuelle. Cette aberration prouve que le classement de toutes ces espèces dépend de l'imagination de l'*Homo « paleoanthropologus »*, une variété de l'*Homo « paleontologus ».*



24. Le deuxième problème avec la classification des « espèces humaines » est l'absence de critères pour les différencier. Par exemple, la première datation, par le carbone 14, du crâne trouvé à Irhoud (photo ci-contre), avait abouti à un âge d'environ 30 000 ans en 1966, puis à un âge d'environ 300 000 ans en 2017 (soit x10) ! Ce fossile (Irhoud 1) est présenté comme l'ancêtre des *Homo sapiens* alors que ce crâne est simiesque.

25. Le principal argument utilisé par les évolutionnistes pour disqualifier le récit biblique de la création d'Adam (Lc 3:23-38) est la présence d'hommes préhistoriques depuis au moins trois millions d'années, comme la célèbre australopithèque nommée Lucy. Cette « odyssée de l'espèce », propagée par quelques paléontologues (comme Yves Coppens), n'a pourtant aucun fondement scientifique. Non seulement la datation de ces australopithèques est fantaisiste, elle varie entre 600 000 et 3 000 000 d'années, mais selon la forme de leur crâne et de leurs pieds (ci-dessous) ils devraient tous être classés dans la famille des chimpanzés et non dans la famille humaine.



26. Selon la classification de 2017, une dizaine d'espèces « d'hommes » préhistoriques a été répertoriée. L'analyse des squelettes montre que les « hommes » préhistoriques les plus représentés (Janssens : 1970, 60-62)

étaient ceux qui mouraient autour de 15 ans (70 % des sinanthropes mouraient à l'âge de 15 ans), puis les « hommes » de Néandertal (80 % mouraient avant l'âge de 30 ans, 95 % avant 40 ans), les « hommes » de Cro-Magnon (62 % mouraient avant l'âge de 30 ans, 88 % avant l'âge de 40 ans) et ceux du mésolithique (86 % mouraient avant l'âge de 30 ans, 95 % avant l'âge de 40 ans). Ces durées de vie sont caractéristiques des espèces de singes, comme le chimpanzé (50 ans), l'orang-outan ou le gorille (40 ans) et le gibbon (30 ans). Le nom de Lucy donné à cet australopithèque induit en erreur, car si elle (?) revenait, elle serait immédiatement conduite dans un zoo sous le nom plus approprié de Cheeta.

27. La présentation des évolutionnistes sur l'origine de l'espèce humaine, *Homo sapiens*, est fausse car l'existence de ces quelques hommes singes préhistoriques est uniquement fondée sur l'imagination. C'est pour cette raison que les égyptologues et les assyriologues font débuter l'histoire égyptienne ou sumérienne par une protohistoire au Néolithique, après la dernière période glaciaire, au début de l'Holocène, il y a environ 12 000 ans, mais non durant l'hypothétique préhistoire dont l'origine est impossible à déterminer. Restreindre l'origine de la préhistoire à l'*Homo sapiens*, qui serait apparu il y a 300 000 ans, c'est supposer que ces *Homo sapiens* étaient humains alors que les crânes trouvés sont tous simiesques. Les seuls squelettes clairement humains, selon les formes du crâne et de la plante des pieds, sont datés durant le Néolithique, qui débute vers -10000, selon les datations archéologiques. Toutefois cela suppose une apparition spontanée des premiers humains, conforme au récit biblique présentant l'apparition du premier couple humain, Adam et Ève, comme une création miraculeuse, ce que les athées refusent. Ce choix est paradoxal car les athées « croient » (sans preuve) en l'inexistence de Dieu et le remplacent par un Hasard créateur (amoral) favorisant une convergence évolutive (intelligente), s'opposant à l'entropie.

28. Pour disqualifier les scientifiques qui croient en une conception intelligente de la nature et de l'homme : le dessein intelligent (*Intelligent Design* en anglais), les évolutionnistes amalgament ces scientifiques avec les créationnistes soutenant une création de la terre en sept jours littéraux (ce qui n'est pas possible), puis ils affirment que le dessein intelligent serait un déguisement du créationnisme avec des habits scientifiques. Les évolutionnistes refusent donc le débat critique car le dessein intelligent serait indémontrable et donc anti-scientifique. En effet, pour valider une théorie scientifique, celle-ci doit être réfutable (ou testable), c'est-à-dire

que l'on peut reproduire les expériences, observer les faits qui ont servi à sa construction et vérifier les hypothèses. Si on applique cette définition à l'apparition de l'homme, la théorie de l'évolution est scientifiquement indémontrable par l'expérience. En revanche une chronologie historique précise de l'apparition de l'homme est scientifiquement démontrable. Les évolutionnistes préfèrent une chronologie « gazeuse » de l'apparition de l'homme, ce qui est un choix idéologique anti-scientifique, c'est un mythe moderne : *Il était une fois, il y a des millions d'années, dans un pays lointain (Afrique ?)…*

29. En réalité, la préhistoire dissimule la question, demeurée énigmatique, des origines, souvent illustrée par le célèbre paradoxe de l'œuf et de la poule. D'un point de vue strictement logique, la poule doit précéder l'œuf, ce qui implique qu'elle ait existé dès l'origine. Dans *La Génération des animaux* (II, 1, 731b), Aristote rejetait toute conception évolutionniste – déjà esquissée avant lui par Démocrite – et soutenait l'éternité des genres ou des espèces (fixisme), puisqu'un être humain ne peut provenir que d'un autre être humain (*via* la femme). Toutefois, la reconnaissance d'une origine de l'univers (Big Bang) a rendu le fixisme intenable et conduit à l'adoption de conceptions transformistes, continues ou ponctuées.

30. Les premières théories darwiniennes postulaient une transformation progressive des espèces, ce qui semblait lever la difficulté relative à l'origine de l'homme : l'espèce des singes aurait évolué graduellement vers l'espèce humaine (*Homo sapiens*). Cependant, l'absence de chaînons intermédiaires entre singes et hommes a contraint les évolutionnistes à réviser leurs hypothèses. À partir des années 1990, dans le cadre du néodarwinisme, hommes et singes ont été considérés comme issus d'ancêtres hominidés communs. Cette nouvelle perspective résolvait la question de l'origine de l'homme, mais soulevait simultanément deux difficultés : l'origine des hominidés se trouvait repoussée dans l'indéterminé, et cette catégorie regroupait en outre deux espèces distinctes, ce qui contrevient à la définition même d'une espèce du point de vue génétique.

31. Si l'histoire commence à Sumer autour de -3200, elle a été précédée par une protohistoire difficile à dater qui aurait débuté autour de -10000, mais puisque les archéologues refusent le récit biblique, souvent par athéisme, la protohistoire a été précédée par une préhistoire sans origine déterminée, imaginée à partir de la théorie de l'évolution.

2.

SANS THÉORIE DE L'ÉVOLUTION, PAS DE PRÉHISTOIRE

32. Après avoir exposé sa célèbre théorie de l'évolution dans son livre *L'Origine des espèces* (1859), Charles Darwin expliquait aussitôt que la clé de voûte de sa théorie était la datation des périodes glaciaires préhistoriques remontant au cambrien (1906, 383-384) :

> Par conséquent, si ma théorie est vraie, il est certain qu'il a dû s'écouler, avant le dépôt des couches cambriennes inférieures, des périodes aussi longues, et probablement même beaucoup plus longues, que toute la durée des périodes comprises entre l'époque cambrienne et l'époque actuelle, périodes inconnues pendant lesquelles des êtres vivants ont fourmillé sur la terre. *Nous rencontrons ici une objection formidable ; on peut douter, en effet, que la période pendant laquelle l'état de la terre a permis la vie à sa surface ait duré assez longtemps*. Sir W. Thompson admet que la consolidation de la croûte terrestre ne peut pas remonter à moins de 20 millions ou à plus de 400 millions d'années, et doit être plus probablement comprise entre 98 et 200 millions. L'écart considérable entre ces limites prouve combien les données sont vagues, et il est probable que d'autres éléments doivent être introduits dans le problème. M. Croll estime à 60 millions d'années le temps écoulé depuis le dépôt des terrains cambriens ; mais, à en juger par le peu d'importance des changements organiques qui ont eu lieu depuis le commencement de l'époque glaciaire, cette durée paraît courte relativement aux modifications nombreuses et considérables que les formes vivantes ont subies depuis la formation cambrienne. Quant aux 140 millions d'années antérieures, c'est à peine si l'on peut les considérer comme suffisantes pour le développement des formes variées qui existaient déjà pendant l'époque cambrienne.

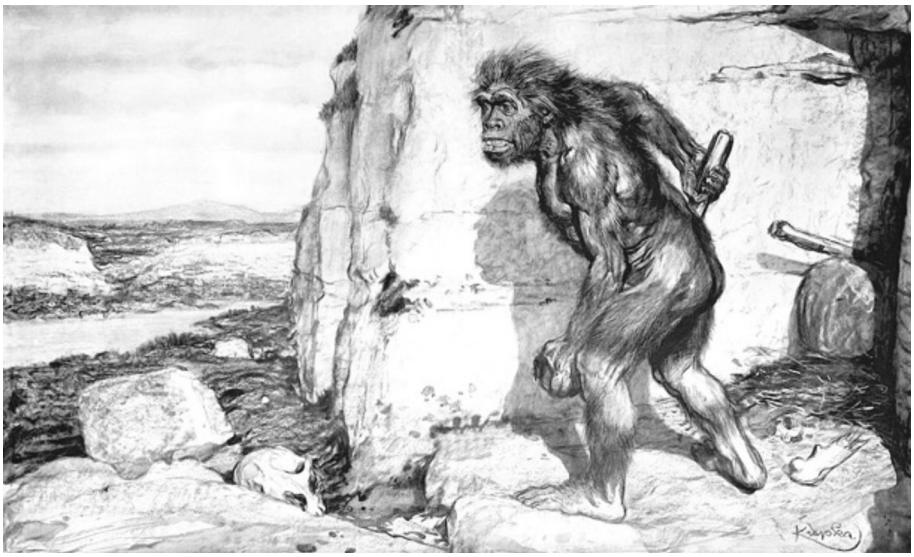
> Il est toutefois probable, ainsi que le fait expressément remarquer sir W. Thompson, que pendant ces périodes primitives le globe devait être exposé à des changements plus rapides et plus violents dans ses conditions physiques qu'il ne l'est actuellement ; d'où aussi des modifications plus rapides chez les êtres organisés qui habitaient la surface de la terre à ces époques reculées. Pourquoi ne trouvons-nous pas des dépôts riches en fossiles appartenant à ces périodes primitives antérieures à l'époque cambrienne ? *C'est là une question à laquelle je ne peux faire aucune réponse satisfaisante.*

33. Darwin en était donc conscient : pour que sa théorie soit vraie, il fallait absolument que les périodes glaciaires aient été très longues, plusieurs millions d'années, voire centaines, car dans le cas contraire sa théorie était fausse (et la Bible aurait raison[8]), d'où le débat virulent entre évolutionnistes et créationnistes. Ces réserves de Darwin ont été ignorées, car très tôt les évolutionnistes ont considéré que ce point était acquis, les premiers hommes (on ne parle pas des femmes) « devaient être apparus » il y a plusieurs millions d'années.

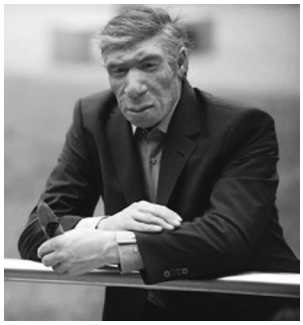
2.1 L'homme de Néandertal : un mythe darwinien dévoilé

34. L'homme de Néandertal (La Chapelle-aux-Saints) aurait vécu juste avant la dernière période glaciaire, qui se termine vers -13000, selon les hypothèses scientifiques de l'époque. Il a été dessiné par Frantisek Kupka sous les instructions du paléontologue Marcellin Boule. Il fut représenté pour la première fois dans la revue *L'Illustration* de 1909 sous les traits suivants :

[8] Cependant, le débat chronologique est compliqué pour deux raisons : 1) le texte biblique place le début de l'humanité actuelle non à partir d'Adam mais à partir de Noé après un déluge universel, et 2) selon le texte grec de la Septante, conservé par les orthodoxes, le déluge aurait eu lieu autour de 3170 avant notre ère, alors que selon le texte hébreu des massorètes, adopté par les Juifs, les catholiques et les protestants, le déluge aurait eu lieu autour de 2390 avant notre ère, ce qui est impossible puisque cette date correspond à la fin de la V^e^ dynastie égyptienne. Il faut noter que la date de 3170 avant notre ère, déduite de la Septante (texte biblique utilisé par les premiers chrétiens), correspond au début de la civilisation sumérienne, ce qui est en accord avec les découvertes archéologiques à Uruk. Il est intéressant de noter que l'Épopée de Gilgamesh relate que la civilisation sumérienne a émergé après un déluge universel dont Ziusudra (Noé), le dernier roi antédiluvien, avait pu survivre grâce à la construction d'une arche gigantesque.



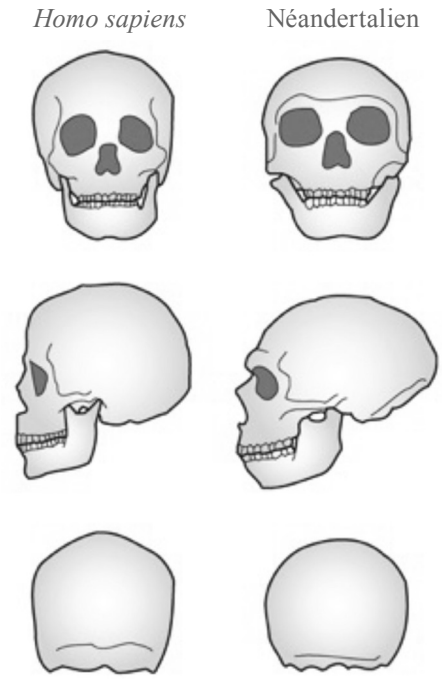
Cette représentation simiesque a été largement diffusée. Le public a cru qu'elle était scientifiquement exacte alors qu'elle n'était que le produit de l'imagination d'un dessinateur. Les découvertes d'autres squelettes néandertaliens (principalement des crânes) ont depuis modifié les connaissances des paléontologues. Ainsi, le Neanderthal Museum en Allemagne propose, depuis 2010, des représentations en 3D de l'homme de Néandertal :



35. Cette évolution de la théorie montre clairement que les premières affirmations « scientifiques » étaient fantaisistes. Cependant, même si ces représentations étaient fausses, elles sont toujours utilisées dans les ouvrages évolutionnistes. En fait, il y a autant de représentations artistiques de l'homme de Néandertal que de paléontologues. Le degré simiesque de la représentation dépend de la croyance du paléontologue dans le positionnement de cet hypothétique intermédiaire (« chaînon manquant ») dans l'arbre généalogique des hominidés. Ceux qui le rattachent aux singes lui donnent une allure simiesque et ceux qui le rattachent à l'homme lui donnent une allure humaine. On constate que depuis sa découverte, les hypothèses émises au sujet de l'homme de Néandertal reflètent les préjugés du moment : longtemps considéré comme une « sous-espèce » au sein de l'espèce *Homo sapiens* (antique homme de Cro-Magnon) et nommé en conséquence *Homo sapiens neanderthalensis*, il a été

ensuite considéré comme une espèce à part nommée *Homo neanderthalensis*, sans le *sapiens* désignant l'homme ! Actuellement, l'homme de Néandertal – en réalité le grand singe de Néandertal – n'est donc plus considéré comme un ancêtre mais seulement comme un « cousin », terme qui n'a aucun fondement scientifique mais qui sert à masquer les contradictions des évolutionnistes.

36. Le lecteur sera sans doute surpris d'apprendre que les preuves de l'existence de l'homme de Néandertal, ainsi que son rôle clé dans « l'odyssée de l'espèce », pour utiliser le langage des paléontologues, sont inexistantes. Nous ne connaissons pas les ancêtres des néandertaliens, ni quand ils sont apparus, entre -430000 et -300000, et nous ne savons pas non plus quand ils ont disparu, entre -28000 et -10000, ni ce qui a causé leur disparition ou extinction. Ce qui est paradoxal c'est leur présence au début du Néolithique aux côtés des *Homo sapiens* « homme moderne » qui, eux, se sont multipliés pour atteindre 8 milliards d'individus (2025), en moins de 10 000 ans, alors que les néandertaliens, qui ont vécu au moins pendant 300 000 ans, n'ont laissé qu'une dizaine de crânes fossiles[9]. Même leur crâne (ci-dessous) ressemble à celui des singes avec des arcades sourcilières proéminentes ainsi qu'une forte mâchoire sans menton.



[9] http://www.talkorigins.org/faqs/homs/specimen.html

37. Ce néandertalien, qui était considéré comme un homme-singe préhistorique, avait toutefois deux points communs avec Adam : il est né soudainement, sans parents, et a vécu il y a quelques milliers d'années. La page consacrée à l'homme de Néandertal sur Wikipédia semble scientifique, mais la page de discussion montre les diverses et nombreuses controverses. On constate ainsi que la plupart des affirmations scientifiques sont controversées et fantaisistes ! L'homme de Néandertal est donc une création idéologique, une chimère homme-singe imaginée par les paléontologues pour disqualifier le récit biblique de la création. L'origine de l'homme est une sorte de big bang de l'histoire humaine ; sans Dieu créateur, elle est inexplicable. En effet, selon la loi fondamentale de la conservation de l'énergie ($E = mc^2$), le monde ne devrait pas exister car **rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme**. Les philosophes du passé croyaient que le monde était en perpétuel changement et éternel, sans origine, mais la découverte du Big Bang a anéanti cette croyance, l'univers a une origine, sans cause puisque « rien ne se crée » !

2.2 Le premier homme : miracle (création) ou conte de fées (évolution) ?

38. En faisant disparaître l'origine de l'homme en la diluant sur une période de plusieurs millions d'années, la théorie de l'évolution renvoie l'origine de l'homme à l'origine du monde qui a dû, il y a plusieurs milliards d'années, évoluer à partir de rien, un big bang cosmique. Le Néant, sans loi, par définition, aurait engendré le monde extrêmement complexe que nous connaissons. Il faut alors accepter le fait absurde suivant : un silex grossièrement taillé est le produit d'un acte réfléchi, mais le code ADN d'une complexité inouïe serait, lui, le produit d'un hasard aveugle. Comme le disait Albert Einstein : *Le hasard, c'est le déguisement que prend Dieu pour voyager incognito*. De plus, comment expliquer l'évolution des espèces ? Selon la théorie darwinienne, seul le mieux adapté à son milieu survit, mais il n'y a rien de scientifique dans la tautologie « Celui qui est apte à survivre, survit ». En fait, la définition d'une bonne ou d'une mauvaise adaptation n'a aucun sens. Il s'agit d'une définition idéologique (religieuse) du bien et du mal. Quels sont ces critères *a priori*, non *a posteriori*, d'une bonne adaptation pour survivre et qui les fixe ? En effet, les évolutionnistes fixent *a posteriori* les critères d'adaptation, ce qui n'est pas scientifique car cela revient à prédire le passé en fonction du présent.

39. Selon les évolutionnistes, les espèces évolueraient spontanément grâce aux nombreuses mutations génétiques, celles qui sont bénéfiques étant perpétuées et celles qui sont néfastes disparaissant. Cette hypothèse contient plusieurs contradictions : 1) l'apparition de nouvelles variétés (ou races) n'est pas due aux mutations mais provient de l'activation d'un gène dans l'ADN de l'espèce (microévolution) ; 2) comment expliquer que ces mutations naturelles puissent transformer une espèce en une autre en violant la barrière des espèces ; 3) le processus génétique de ces **macroévolutions soudaines** reste inconnu malgré plus d'un siècle de recherches ; et 3) comment expliquer que les mutations bénéfiques observées, la plupart étant néfastes, soient toujours insignifiantes. Les mutations sont des modifications ou des pertes de l'information génétique portée par l'ADN contenue dans la cellule vivante ; par suite de radiations ou des effets chimiques, elles déplacent ou détériorent les nucléotides composant l'ADN. La plupart du temps, elles entraînent des dommages et des modifications dans des ampleurs telles que la cellule ne pourra les corriger et n'y survivra pas. C'est pourquoi, contrairement à l'idée couramment reçue, les mutations ne sont pas une baguette magique qui développe et perfectionne les êtres vivants. Les effets directs des mutations sont néfastes. Les seules modifications substantielles que peuvent entraîner les mutations nous ont été montrées chez les populations d'Hiroshima, de Nagasaki ou encore Tchernobyl : morts, handicaps et malformations. La raison est simple : l'ADN a une organisation extrêmement complexe, toute modification hasardeuse sur cette molécule entraîne uniquement des dommages. Comme l'indique Babu G. Ranganathan, un généticien américain, dans son article « Origins ? » (Ranganathan : 1988) :

> Les mutations sont minimes, aléatoires et néfastes. Elles apparaissent rarement et dans le meilleur des cas sont inactives. Ces quatre caractéristiques montrent que les mutations ne peuvent entraîner une évolution. De toute façon, toute modification aléatoire apparaissant dans un organisme hautement complexifié ne peut être que néfaste ou inactive. Une modification aléatoire d'une montre n'entraînera pas le développement de celle-ci. Elle va avec une forte probabilité entraîner un dysfonctionnement ou, dans le meilleur des cas, va être inactive. Un tremblement de terre n'améliore pas une ville, il la détruit.

40. À ce jour, aucune mutation bénéfique n'a été observée. Le caractère néfaste des mutations a, en revanche, été observé. Warren Weaver, scientifique pourtant évolutionniste, fait le commentaire suivant sur le rapport

qui fut préparé par le Committee on Genetic Effects of Atomic Radiation destiné à analyser les mutations apparues à la suite de l'utilisation d'arme nucléaire pendant la Seconde Guerre mondiale (*The American Journal of Human Genetics*, vol. 8:4, 1956, 207-228) :

> Beaucoup de personnes vont être choquées d'apprendre que tous les exemples de mutations connues sont néfastes. Comment est-il possible qu'un effet bénéfique – c'est-à-dire faisant évoluer un être vivant en une forme plus développée – n'aboutisse en pratique qu'à des mutations néfastes ? (*Science* Vol. 123, 1956, 1170)

41. Toutes les tentatives de formation de mutations bénéfiques effectuées depuis aboutirent à des échecs. Pendant des dizaines d'années, les biologistes évolutionnistes ont mené des expériences de mutations sur les mouches en raison de leur capacité à se reproduire très rapidement et de la facilité à les faire muter (mutations homéotiques de la Drosophile). Ces êtres vivants ont subi des millions de fois toutes les sortes de mutations imaginables. Cependant aucune mutation bénéfique n'a pu être observée. Gordon Rattray-Taylor écrivit la remarque suivante :

> Ceci est une réalité frappante, mais difficile à concevoir : depuis soixante ans, dans les quatre coins du monde, des généticiens élèvent des mouches pour prouver l'évolution. Or, ils n'ont toujours pas pu observer l'apparition d'une nouvelle espèce ou de la moindre enzyme. (*The Great Evolution Mystery*, 1983, p. 48)

42. Michael Pitman, un biologiste de Cambridge, faisait le constat suivant sur l'échec répété des expériences menées sur les mouches :

> D'innombrables généticiens ont fait subir à des générations entières de mouches (*Drosophila*) d'innombrables mutations. Eh bien, une évolution artificielle est-elle apparue ? Malheureusement, non. Une très faible partie des monstres créés par les généticiens a réussi à survivre en dehors de leur éprouvette. En pratique, toutes les mouches ayant subi des mutations sont soit mortes, soit handicapées, soit stériles. (*Adam and Evolution : A Scientific Critique of Neo-Darwinism*, 1984, p. 70)

43. Toutes les mutations observables sur l'homme sont donc néfastes. Les dysfonctionnements physiques et intellectuels cités dans les livres de médecine, comme la trisomie 21, le syndrome de Down, l'albinisme, ou encore des maladies comme le cancer montrent l'effet dévastateur des mutations. Bien évidemment, un processus qui rend les êtres humains soit handicapés, soit malades ne saurait être considéré comme évolutif (mais

destructif). Des milliers de maladies humaines liées aux mutations ont été répertoriées. Existe-t-il, à côté de toutes ces maladies engendrées par les mutations, des effets bénéfiques ? Comme les exemples des milliers de mutations néfastes, il devrait exister quelques exemples de mutations bénéfiques si l'on accepte une macroévolution. Ces exemples bénéfiques sont à la fois nécessaires à l'évolution pour former des organismes plus complexes et pour contrebalancer l'effet dévastateur des innombrables mutations néfastes. Or, lorsqu'il est question de définir ces mutations, les biologistes évolutionnistes se réfugient dans un curieux silence.

44. Le commentaire que fit Pierre Paul Grassé, ancien président de l'Académie française des sciences, au sujet des mutations, est révélateur, car il assimile les mutations à : *des erreurs de frappe apparaissant lors de la recopie d'un paragraphe*. Comme les erreurs de frappe, les mutations n'engendrent pas de nouvelle information mais, au contraire, détériorent l'information existante. Il écrit par exemple :

> Les mutations apparaissent dans le temps d'une manière très désorganisée. Elles ne disposent pas de caractéristiques pouvant mutuellement se combler et n'ont pas d'effet cumulatif ciblé sur les générations successives. Elles modifient une structure déjà existante, mais le font d'une manière totalement désordonnée […] Lorsque la moindre désorganisation apparaît dans le corps d'un être vivant, aussi minime soit-elle, elle entraîne la mort de l'individu. Aucune conciliation n'existe entre la vie et l'anarchie (la désorganisation). C'est pourquoi il conclut : les mutations ont beau être aussi nombreuses que voulues, elles n'engendrent nullement une quelconque évolution. (*Evolution of Living Organisms*, 1977, pp. 88-97)

45. Les mutations ne peuvent servir à soutenir les théories néodarwiniennes d'une évolution transformiste (lente ou ponctuée). Ces critiques sont connues, mais le silence est de mise chez les biologistes car, comme le reconnaît en privé le docteur Jacques Costagliola[10] : *remettre en cause la doctrine darwinienne c'est la garantie de ne plus publier dans les grandes revues et donc de perdre ses financements de recherche* (*Sciences et Avenir*, novembre 2004, p. 59). Dans la postface du livre de Michael Behe *La Boîte noire de Darwin. L'Intelligent Design* (2006, p. 363), on peut lire :

[10] Auteur du livre : *Faut-il brûler Darwin ? L'imposture darwinienne* (1995).

> Il est facile d'imaginer avec quel scepticisme assorti de haussement d'épaules cette édition française sera reçue dans certains milieux dûment inféodés au darwinisme officiel […] La banquise du darwinisme est fracturée et le réchauffement planétaire de la lucidité de chercheurs sceptiques, de plus en plus nombreux, ne pourra qu'accélérer son processus de fragmentation […] Il est significatif de voir comment s'opère la critique à l'égard de l'ID [Intelligent Design], les arguments scientifiques sont rares (à la mesure des faits exploitables) et l'on se contente souvent de procéder par amalgame et réduction péjorative.

2.3 La théorie de l'évolution reste sans fondement

46. En fait, la théorie darwinienne de l'évolution, telle qu'elle est présentée au public, n'est pas scientifique ou, comme le note Rémy Chauvin[11] dans *Le Darwinisme ou la fin d'un mythe* (1997), n'est plus qu'un mythe scientifique en sursis. Il est surprenant de constater que ceux qui enseignent cette théorie l'ont souvent fait pour s'opposer à l'obscurantisme religieux (dont on ne saurait nier la réalité et la force) sans jamais réellement vérifier si leurs propres croyances étaient plus solides que celles qu'ils combattaient. Claude Allègre, ancien ministre de l'Éducation nationale[12] et évolutionniste convaincu, a écrit dans son *Dieu face à la science* (1997, p. 168) :

> « Il faut bien avouer que nous n'avons ni témoignages, ni connaissance exacte de mécanismes expliquant le passage entre les classes. Et si les lacunes des archives paléontologiques expliquent l'absence d'intermédiaires elles n'éclairent pas sur la nature des mécanismes ! » Pourtant juste après avoir écrit cela, il affirme : « **Il faut le dire et le redire avec force : la théorie de l'évolution est vraie et nulle manœuvre ne détruira ses fondements**. »

47. L'argumentation de cet évolutionniste fervent défie toute logique, il est aveuglé par son athéisme et « croit » à l'inexistence de Dieu. En revanche, on pouvait lire dans le journal *Le Monde* du 10 novembre 2001 (p. 25) un article de Brigitte Senut, paléoprimatologue et paléoanthropologue, professeur au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, intitulé « Le mythe du chaînon manquant a fait son temps » :

[11] Biologiste et entomologiste, professeur honoraire émérite à la Sorbonne, docteur ès sciences, maître de recherches depuis 1946.

[12] Géochimiste, Médaille d'or du CNRS en 1994, et membre de l'Académie des sciences.

> Une certitude s'impose : le « chaînon manquant », ce prétendu hiatus évolutif que l'on crut longtemps exister entre les singes et les hommes, est une pure vue de l'esprit. « Ce mythe, fortement enraciné, a profondément biaisé notre démarche ». Michel Brunet, paléontologue de l'université de Poitiers, ajoute : « La nature du dernier ancêtre commun entre grands singes et hominidés reste – et restera sans doute longtemps – mystérieuse. **Mais du moins a-t-on renoncé à chercher le fameux chaînon manquant qui, entre les uns et les autres, n'a jamais existé**. »

48. La théorie de l'évolution suppose une téléologie du simple vers le complexe, alors qu'il s'agit d'un acte de foi, non d'une démonstration scientifique. Le Prix Nobel Jacques Monod affirmait par exemple dans son livre *Le Hasard et la nécessité* que **l'évolution procédait d'une téléonomie** (conception qui prête arbitrairement une intelligence à la nature). Le grand biologiste et célèbre académicien Jean Rostand, que l'on ne peut soupçonner de sentiments religieux, rappelait plus prosaïquement dans ses *Carnets d'un biologiste* que la théorie de l'évolution était *un conte de fées pour grandes personnes*, et déclarait (*Figaro Littéraire* n° 574 du 20 avril 1957) :

> Il serait bon, je pense, et scientifiquement sain, de se pénétrer de cette conviction, que lorsque nous parlons d'évolution, nous nous accordons une nature imaginaire, douée de pouvoir radicalement différent de tout ce qui nous est scientifiquement connu ; le monde postulé par le transformisme est un monde féerique, fantasmagorique, surréaliste… Cela, nous sommes tentés de l'oublier un peu à force de raconter l'histoire de la vie comme si nous y avions nous-mêmes assisté et de décrire avec force détails les avatars du pied du cheval ou des molaires des éléphants. Quant à moi, et contrairement au professeur (faculté des sciences) Louis Bounoure, je suis convaincu que cette féerie a eu lieu et qu'elle précède le calme réaliste qu'observe aujourd'hui le naturaliste. Je crois que je ne vois pas le moyen de faire autrement, que les mammifères sont venus des lézards et les lézards des poissons, mais quand j'affirme, quand je pense pareille chose, j'essaye de ne point méconnaître qu'elle en est l'indigeste énormité et je préfère laisser dans le vague l'origine de ces scandaleuses métamorphoses que d'ajouter à leur invraisemblance celle d'une interprétation dérisoire.